

Ernst Jünger ou "l'oeil vivant"

Autor(en): **Théodoridès, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Gesnerus : Swiss Journal of the history of medicine and sciences**

Band (Jahr): **40 (1983)**

Heft 1-2: **Festschrift für Prof. Dr. med. Huldrych M. Koelbing**

PDF erstellt am: **10.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-521368>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ernst Jünger ou «l'œil vivant» *

Par Jean Théodoridès

J.-J. Rousseau avait manifesté le souhait de «devenir un œil vivant», manifestant par là le «désir de voir et d'être vu». S'inspirant de ce souhait, Jean Starobinski a écrit deux pertinents et pénétrants essais portant ce titre, dont le premier concerne Corneille, Racine, Rousseau et Stendhal¹.

S'il est un autre écrivain, contemporain celui-là, à qui le qualificatif d'être un «œil vivant» s'applique particulièrement bien, c'est assurément Ernst Jünger, le doyen des écrivains allemands.

L'œil et la vision sont en effet constamment présents à son esprit et les notations les concernant abondent dans ses œuvres, qu'il s'agisse des ouvrages autobiographiques (Journal, notes de voyage), des essais ou des romans.

Alliant une formation de biologiste (et plus spécialement d'entomologiste) à son talent littéraire, Jünger s'intéresse aussi bien aux yeux des animaux qu'à ceux de l'homme.

Dans *Voyage Atlantique*² on trouve des allusions à «l'optique des yeux d'insectes-fanaux multicolores pour le vol éclair à travers le monde d'Hélios» à la «noirceur des yeux» des *gamberi* (crevettes rayées de rouge et de blanc), aux «yeux verdâtres cerclés d'or» des calmars ou à ceux «bleu de cobalt s'entourant d'une éclatante bordure rouge sang» d'un trigle (poisson) tandis que l'ombrelle d'une méduse «ourlée d'un vivace anneau brun rouge... se faisant plus foncé à chacune de ses contractions, luisait comme le cercle d'un iris dans le bleu lumineux des eaux». Dans *Chasses subtiles*³ qui sont les «Mémoires entomologiques» de Jünger, il est question de l'«excellent appareillage optique» des cicindèles, coléoptères carnassiers chasseurs dont il précise que «leurs yeux occupent la moitié de la tête» et ailleurs il les rapproche «d'êtres étrangers, séparés d'elles par des abîmes de parentés naturelles, et qui, d'yeux montés sur tige, guettent leur proie – la mante, le crabe, le requin-marteau».

Dans *Heliopolis*, étonnant ouvrage dont on ne peut dire s'il s'agit d'un roman ou d'un essai philosophique unissant poésie, mythologie et science-fiction, on trouve également de nombreuses notations «ophtalmiques» dont

* Exposé présenté au Groupement Francophone d'Histoire de l'Ophthalmologie (Paris, 20 novembre 1982).

voici quelques exemples: «yeux montés sur tige» des Crustacés marins⁴, ceux des albatros qui «fixes luisent comme du verre rouge taillé»⁵ ou des poissons volants «sertis d'un large bord d'or vert».⁶

Mais c'est surtout à l'œil humain que notre auteur s'intéresse. Pour lui, «l'œil est d'ambre, et les images s'y jettent comme des particules qu'il aurait chargées d'électricité»⁷ et il reproche à ses contemporains en voyage de préférer l'appareil de photo ou la caméra à leur organe visuel⁸: «Dans l'instant qui devrait être entièrement consacré à l'union de l'œil avec les choses, l'homme ne s'occupe que de son attirail à attraper les ombres. Il mécanise le souvenir.» Et il ajoute encore: «Au reste, l'optique me fait l'effet d'être, pour beaucoup de ces individus, l'atout essentiel. L'homme se fait rudimentaire, devient l'appendice ou l'organe servant du magnifique appareil dont il est équipé. J'ai de même observé, chez certaines bêtes marines, de gros yeux à vue puissante que portait un corps vermiculaire, insignifiant».

Dans *Le Contemplateur solitaire*, recueil d'essais écrits entre 1928 et 1975, l'œil et la vision ne sont pas oubliés. Dans la longue étude sur «Langage et Anatomie» l'étreinte sexuelle est comparée à un acte visuel⁹:

«Si nous voulons nous en tenir avec la similitude avec l'œil, nous pouvons concevoir l'étreinte comme un acte stéréoscopique-fusion dans l'unité, selon une dimension supérieure. Ce qui est dans la vue la perception du relief du corps, avec l'abandon de la symétrie, c'est ici l'entrée au royaume de la création, de l'origine avec effacement de l'existence individuelle.» Dans le même essai, plusieurs pages (91–95) sont entièrement consacrées à la vue. Pour Jünger l'œil incarne la vigilance et Argus «le gardien mythique est tout couvert d'yeux». Il examine les diverses expressions inspirées par les yeux, la vue et la vision et rappelle que:

«L'œil inspire et aspire, a sa fonction féminine et masculine. Chez un visuel parfait, tel que Goethe, nous les trouvons l'une et l'autre à leur plus haut point de développement.» On trouve encore dans le même ouvrage le passage suivant¹⁰:

«L'intuition est la forme la plus profonde, la forme intérieure de la vue. Celui qui en est doué devient «voyant» – peu importe qu'il aperçoive la connexion visible entre toutes choses, ou, triomphant du temps, l'avenir. On attribue au Voyant un œil intérieur, une seconde vue, indépendants du monde lumineux de dehors. L'œil physique des voyants et des prophètes est souvent aveugle. La cécité sacrée dévoile le sens des choses; l'œil extérieur se ferme, l'intérieur s'ouvre. L'«aveuglement», tout à l'inverse, fait que l'homme court à sa perte les yeux ouverts: ce n'est pas la vue, mais le discernement qui lui fait défaut».

Après ces considérations philosophiques revenons sur les yeux de divers personnages de l'univers jüngerien.

Ceux du Grand Forestier, représentation symbolique du tyran dans *Sur les falaises de marbre* le chef d'œuvre de Jünger sont ainsi décrits¹¹:

«Ses yeux, comme chez les vieux buveurs, étaient voilés d'une flamme rouge, mais ils exprimaient en même temps de la ruse, une force inébranlable et parfois même une souveraine puissance.»

Dans *Abeilles de verre* ce sont les yeux de Zapparoni, le fabricant d'automates qui sont détaillés d'une manière incroyable¹²:

«Les yeux surtout étaient pleins de force. Ils avaient le regard royal, fendus largement, découvrant l'iris au-dessus et en dessous de la pupille. Leur aspect était en même temps un peu artificiel, comme s'il eût été le produit d'une opération délicate. Il s'y ajoutait une fixité méridionale. On eût dit l'œil d'un grand perroquet bleu, âgé de cent ans. L'œil de cet ara bleu était couleur d'ambre; il découvrait au regard, lorsqu'il se tournait vers la lumière, la teinte de l'ambre jaune, et à l'ombre celle de l'ambre brun, avec des inclusions d'époque immémoriale... Il était resté froid et dur comme de la carnéole jaune et l'amour ne l'avait jamais touché. C'est seulement lorsqu'il regardait l'ombre qu'il fondait comme du velours. La paupière clignotante y passait soudain... L'œil et les problèmes – ils avaient été faits pour s'accorder, comme la serrure et la clef. Le regard tranchait comme une lame d'acier flexible. Il me perça vivement d'outre en outre.»

D'un des personnages secondaires d'*Heliopolis* il est dit¹³:

«Ses sourcils étaient plus clairs, presque couleur de soufre et ses yeux bleus, au-dessous, étaient voilés d'une taie qui rayonnait en traînées laiteuses. Ils louchaient un peu vers le dedans de sorte que leurs regards convergeaient à deux empan devant la racine du nez. Ce strabisme donnait à ses grandes pupilles une expression à la fois ferme et bornée, et même un air inquisiteur.»

Un autre personnage du même livre: Messer Grande, le chef de la police, a des yeux «qui étaient inquiets, leur blanc jaunâtre»¹⁴ tandis que ceux d'un de ses sbires «étaient comme taillés au couteau dans un masque».¹⁵

Mais c'est dans le chapitre intitulé «Le récit d'Ortner»¹⁶ que l'élément visuel et l'ophtalmologie vont jouer un rôle de premier plan et nous verrons quels sont les événements réels qui l'on inspiré à Jünger.

Il s'agit d'un épisode dans la droite ligne du romantisme allemand et rappelant les *Contes* d'Hoffmann. L'histoire se passe à Berlin où un homme ruiné (le narrateur) assis dans un tripot devant un verre vide en vient à songer à s'adresser au diable pour le sortir de sa misère et termine son monologue intérieur par le souhait: «qu'il m'emplisse ce petit verre, et nous sommes quittes». Sortant de sa torpeur éthylique, il s'aperçoit non sans étonnement

que son vœu a été exaucé et qu'un homme bien mis à la «voix douce, mais impérieuse» lui prodigue des marques de bienveillante attention. Il exécute ensuite divers tours avec des cartes et l'invite à le suivre chez lui.

Le héros lit au dessus de la porte de son appartement «Docteur Fancy oculiste, consultations seulement sur rendez-vous». Les deux hommes traversent la salle d'attente et pénètrent dans le cabinet de consultation orné d'une table portant des lunettes et divers instruments d'optique et aux murs de tableaux couverts de chiffres et de lettres. Le narrateur note¹⁷:

«Ce qui me frappa le plus, ce fut une boîte d'yeux de verre. Sur leur fond de velours rouge, ils brillaient d'un éclat qui surpassait celui de la vie et faisait plutôt songer à des opales. Ils devaient être l'œuvre d'un spécialiste de premier ordre.»

On ne peut s'empêcher ici de penser à un passage de l'œuvre d'un autre grand visuel: Paul Morand que d'ailleurs Jünger a bien connu. On trouve en effet dans *Fermé la nuit (La nuit de Putney)* un récit d'une visite au Musée d'Histoire de la Médecine de Londres (aujourd'hui Wellcome Museum). Le visiteur remarque parmi les objets exposés une collection d'yeux artificiels¹⁸:

«yeux égyptiens d'albâtre, fausses cornées en coquille d'œuf d'autruche, yeux d'argent romains, yeux italiens du XVII^e siècle démontables. Tout d'un coup, un bond vers 1815: les premiers yeux de porcelaine, des yeux français d'une fixité indiscrete, d'un étonnement burlesque, vitreux, pour regarder rentrer les Bourbons.»

Mais revenons au docteur Fancy et à son client qu'il fait asseoir dans son fauteuil puis qu'il regarde droit dans les yeux; «j'aurais juré-dit le narrateur – que ses pupilles, menues comme des pointes d'aiguilles, lançaient deux fins rayons qui me transperçaient l'être». Il lui tient ensuite un discours philosophique sur les inégalités sociales divisant les hommes en deux catégories: les esclaves et les maîtres, en raison de deux lois qui régissent l'univers: «le hasard et le nécessaire» (on croit entendre déjà Jacques Monod...).

L'oculiste met ensuite son miroir frontal et s'approche d'Ortner avec un tube de verre pointu. Celui-ci raconte¹⁹:

«L'épouvante me glaça tout le corps et me paralysa; j'étais incapable du moindre mouvement. Je le vis régler son miroir; on eût dit qu'il me regardait à travers un œil énorme, mais vide.»

Il lui verse ensuite deux gouttes d'un liquide corrosif dans les yeux qu'il lui tamponne avec de la ouate. Le patient malgré lui prend ensuite congé de l'oculiste qui non seulement ne lui fait pas payer la consultation, mais encore

lui donne «un petit viatique» sous forme d'une liasse de billets de banque. Dès lors une autre vie va commencer pour lui: il retrouve sa chambre dans laquelle il découvre un trésor caché, va gagner au jeu et se lancer dans des affaires fructueuses. Il jouissait désormais du don de seconde vue que lui avait donné le mystérieux praticien.

Un bonheur n'arrive jamais seul et après la richesse il va connaître l'amour. Mais à cette période d'euphorie va succéder une grave dépression à la fois physique et psychique d'où aucun médecin n'arrive à le tirer. Il se remet donc à boire et envisage de se suicider avec du cyanure lorsqu'il se retrouve nez à nez avec le docteur Fancy qui lui dit ²⁰:

«Nous n'ignorons pas qu'il y a des clients qui sont mécontents d'être opérés de la cataracte. Ils se plaignent de ce que leur vue est trop dure. On dirait que c'est un juste milieu optique qui convient le mieux à l'homme – un clair-obscur.»

Le malin (si l'on peut dire...) oculiste a vite fait de dissuader le héros de ses funestes projets. Il l'emmène chez lui et lui tient des propos ophtalmologiques désabusés ²¹:

«Tout en rangeant ses instruments – dit le narrateur – il se laissa aller, comme beaucoup de médecins, à soliloquer, un peu à mon adresse. L'œil, disait-il, est imparfait comme tous les instruments du démiurge. Un peu d'humeur, un peu de couleur dans une chambre obscure, avec vue sur une bande moyenne pleine d'impressions vagues.»

Il dit encore à son patient retrouvé ²²:

«Je vous ai aiguisé la vision avec un acide. Il est possible de l'émousser à nouveau avec une base. Mais il faudrait vous résigner à une diminution de votre acuité visuelle.»

Qui fut dit fut fait et il versa à nouveau deux gouttes dans les yeux d'Ortner qui perdit connaissance. Revenu à lui, il regagna son domicile où l'attendait sa femme et raconte ²³:

«Ma santé était ébranlée; les yeux me faisaient mal et ma vue avait beaucoup baissé. Une fièvre nerveuse faillit m'emporter.»

Il va ensuite reprendre une vie plus équilibrée, retrouver la foi et dira lui-même ²⁴:

«J'avais renoncé au Mal et à ses pompes, mais moins par aversion que faute d'être à sa stature.»

Ainsi se termine cet épisode d'*Heliopolis*.

Pour l'écrire, Jünger s'est basé sur sa propre expérience, sur un «petit fait vrai» comme aurait dit Stendhal.

En effet alors qu'il fendait du bois, chez lui, en décembre 1946, il fut blessé à l'œil droit et dut consulter un ophtalmologiste. Il écrivait le 27 juin 1947 à son amie Banine²⁵:

«Hier j'ai consulté le professeur Erggelet à Göttingen, le grand pape des oculistes qui m'a longuement examiné l'œil droit et a décidé ensuite que je devais transmigrer pour au moins trois semaines dans sa clinique... Ce sont encore les suites de l'éclat de bois qui m'a touché l'hiver dernier.»

Et dans son Journal en date du 26 juillet 1947, il précise²⁶:

«Rentré de Göttingen, où j'ai passé une semaine à la clinique d'ophtalmologie avec un bandeau sur les yeux: en abattant du bois, j'avais été blessé par le ressaut d'une branche de coudrier. Cette vie dans le noir était moins ennuyeuse que je ne l'avais craint, car de véritables grappes d'images n'ont pas tardé à surgir devant la vision intérieure. Poursuivant mon travail sur «Héliopolis», j'ai commencé «Le récit d'Ortner» dont je suis venu à bout en une seule nuit. C'est à la clinique que j'en ai conçu l'action et ses détails.»

Nous avons donc ici l'exemple rare et précis d'une œuvre littéraire basée sur une auto-expérience ophtalmologique.

Quant au «grand pape des oculistes» qui a soigné Jünger, nous sommes en mesure de préciser grâce à l'extrême obligeance des professeurs P. Brégeat (Paris), H. Remky (Munich), H. Schadewaldt (Düsseldorf) et A. Denden (Göttingen) qu'il s'agit du professeur Heinrich Erggelet né à Fribourg-en-Breisgau le 16 août 1883 qui devint après ses études médicales assistant puis chef de clinique du professeur Löhlein à Iena où il s'installa comme ophtalmologiste en 1932. Là il collabora étroitement avec la célèbre maison Carl Zeiss sur des questions d'optique géométrique et physiologique. En 1935 il devint directeur titulaire de la clinique ophtalmologique de l'Université de Göttingen où il succéda au professeur E. von Hippel. Il prit sa retraite en 1954 et décéda le 1^{er} octobre 1969 à l'âge de 86 ans.

On trouverait encore dans l'œuvre immense de Jünger d'autres passages d'intérêt ophtalmologique.

En voici deux extraits de son *Premier journal parisien* (1941–1943). Le premier daté du 18 janvier 1942 concerne un phénomène d'optique²⁷:

«A propos d'optique. Cet après-midi au *Raphaël*» (il s'agit de l'hôtel portant ce nom) «quittant mon livre des yeux, mon regard s'est fixé sur une pendule ronde dont l'image, lorsque ensuite j'ai détourné les yeux, m'est apparue se détachant sur la tapisserie en un cercle clair. J'ai tenu mon regard fixé sur une avancée du mur, plus proche de moi que

l'endroit où la pendule était fixée. L'image, ici, semblait beaucoup plus petite que la pendule. Mais si je détournais ensuite mon regard de façon à le rapprocher de la pendule, l'image reprenait les proportions de celle-ci, se fondait en elle. Si, enfin, je la projetais sur un endroit plus éloigné que la pendule, j'avais alors l'impression qu'elle devenait plus grande.

C'est là un bel exemple de la modification psychologique à laquelle, selon le plus ou moins d'éloignement, nous soumettons notre impression des objets. A égalité de travail rétinien, nous grossissons un objet connu qui nous semble plus éloigné, et le rapetissons s'il nous paraît plus proche. C'est sur cette règle que se fonde le conte d'Edgar Poe, *Le Sphinx*.»

Le second en date du 18 août 1942 fait allusion à un autre «petit fait vrai»: ²⁸

«Acheté un agenda dans une papeterie de l'avenue de Wagram. J'étais en uniforme. Une jeune fille, qui servait les clients, m'a frappé par l'expression de son visage; il était évident qu'elle me considérait avec une haine prodigieuse. Ses yeux bleu clair, dont la pupille s'était rétractée jusqu'à ne plus former qu'un point, plongeaient droit dans les miens, avec une sorte de volupté-celle-là peut-être qu'éprouve le scorpion enfonçant son dard dans sa proie. J'ai eu l'impression qu'il y avait longtemps sans doute que chose pareille ne s'était produite chez les hommes. Le rayonnement de pareils regards ne peut rien nous apporter d'autre que destruction et mort.»

Ailleurs on relève une curieuse remarque concernant la physiologie oculaire ²⁹:

«Ce ne sont pas seulement nos yeux, mais tous nos sens qui sont pareils en cela aux miroirs dirigés vers l'extérieur et aveugles sur l'autre face. Le *tapetum nigrum* est la partie de l'œil tournée vers nous. Nous vivons ainsi dans l'angle mort de nous-même.»

La cécité et les aveugles sont maintes fois mentionnés par Jünger. Nous ne citerons que deux passages les concernant.

Le premier est tiré du *Voyage Atlantique* ³⁰:

«Naître aveugle est plus terrible que de le devenir: la machine une fois lancée par les rayons continue de tourner dans l'obscurité.»

Le second, plus mystérieux est emprunté au *Cœur aventureux* ³¹:

«Il m'apparut à cet instant même que l'aveugle doit être avec la sécheresse dans un rapport tout particulier. Le soleil n'est pas pour lui lumière, mais chaleur, la statuaire est l'art le plus proche. Le fameux tableau de Breughel où les aveugles sont précipités dans l'eau comme dans un élément hostile possède son sens profond, et le fait que l'Égypte est le pays conseillé pour les maladies d'yeux s'explique peut-être autrement que par les raisons apparentes.»

Des métaphores «ophtalmiques» sont fréquentes chez Jünger. Ainsi dans

Heliopolis il dit, à propos de miroirs utilisés dans un but offensif en concentrant des rayons produisant des brûlures³²:

«Comme l'iris de l'œil, ils avaient en leur centre des pupilles obscures.»

Dans *Voyage Atlantique* un oiseau brésilien au plumage d'un rouge ardent fait une telle impression visuelle que Jünger écrit³³:

«La vue de ce criant plumage faisait presque mal, comme si l'œil eût été atteint d'une flèche incandescente, la rétine attaquée par une pointe.»

Nous terminerons par trois évocations les deux premières oniriques, la troisième comique ce panorama de l'univers optique jüngerien.

Comme tous les hommes qui pensent et réfléchissent intensément Jünger est sujet à des rêves souvent étranges qu'il note consciencieusement à son réveil. Ils revêtent parfois l'aspect de cauchemars tel celui-ci:

Se trouvant couché dans une maison inconnue, il se lève pour regarder par la fenêtre et dit ensuite³⁴:

«Quand je me retournai, quelqu'un était assis dans mon lit. Je voulais sauter par la fenêtre, mais je ne pouvais me remuer. Cet être se leva lentement, les yeux fixés sur moi. Ses yeux luisaient comme du feu et grandissaient à mesure qu'ils me fixaient avec plus d'intensité, ce qui leur donnait quelque chose d'horriblement menaçant. A l'instant où leur grandeur et leur incandescence devenaient insupportables, ils éclatèrent et s'éparpillèrent comme la pluie d'étincelles des escarbilles à travers une grille. Seules demeurèrent les orbites noires et consumées, le néant absolu qui est tapi derrière les derniers voiles de l'horreur.»

Un autre rêve étrange est le suivant³⁵:

«Cette nuit j'ai rêvé d'une escalade en montagne – j'attrapais dans un ruisseau un poisson vert avec sept paires d'yeux, ceux de devant bleus, les autres de couleur indécise placés dans un pli embryonnaire.»

La note comique est donnée par le passage suivant de *Matinée à Antibes* concernant également des poissons, marins cette fois³⁶:

«Les yeux des poissons présentent, quant à leur fraîcheur un critère important. Ce sont eux que l'acheteur examine en premier lieu au marché. Le pêcheur Ricardo, avec qui nous prenions quelquefois un verre... estimait que les Parisiens eux-mêmes savaient à quoi s'en tenir là-dessus. Aussi avait-il imaginé un truc pour se défaire même d'une pêche défraîchie en la rajeunissant artificiellement. Il emportait ses poissons jusqu'au bord de la mer, y faisait leur toilette et leur extrayait leurs yeux, devenus grisâtres ou même déjà tout blancs. Il les remplaçait par des yeux de poupée en verre dont il avait toujours une réserve dans sa poche. Lorsqu'il livrait les poissons aux estivants, il s'offrait à les nettoyer dans la cuisine et, tout en les vidant, il leur reprenait les yeux, qui pouvaient resservir.»

C'est sur cette utilisation imprévue de prothèses oculaires que se terminera le présent exposé.

J'espère qu'il aura suffisamment montré l'importance accordée par E. Jünger «visuel parfait, tel que Goethe» – pour lui emprunter ses propres termes³⁷ – à l'œil, à la vue et à leur pathologie, aux phénomènes visuels et à la physiologie de la vision.

En raison de tout ce qui précède, ne conviendrait-il pas d'accorder à l'auteur d'*Heliopolis* déjà titulaire de distinctions recherchées telles que l'ordre «Pour le mérite» ou le Prix Goethe un autre titre tout aussi rare, à savoir celui de docteur en ophtalmologie *honoris causa*?

Notes

- ¹ J. Starobinski, *L'Œil vivant*, Gallimard, Paris 1961.
- ² E. Jünger, *Voyage Atlantique*, Table Ronde, Paris 1952 (p. 11, 47, 49, 62, 79).
- ³ E. Jünger, *Chasses subtiles*, Bourgois, Paris 1969 (p. 115, 231).
- ⁴ E. Jünger, *Heliopolis*, Livre de poche 5144, p. 41.
- ⁵ *Ibid.* p. 29.
- ⁶ *Ibid.* p. 53.
- ⁷ *Voyage Atlantique*, p. 104.
- ⁸ *Ibid.* p. 106–107.
- ⁹ E. Jünger, *Le Contemplateur solitaire*, Grasset, Paris 1975, p. 49.
- ¹⁰ *Ibid.* p. 95.
- ¹¹ E. Jünger, *Sur les falaises de marbre*, Livre de poche 3189, p. 31.
- ¹² E. Jünger, *Abeilles de verre*, Livre de poche 5243, p. 96–97.
- ¹³ *Op. cit.* p. 26–27.
- ¹⁴ *Ibid.* p. 50.
- ¹⁵ *Ibid.* p. 77.
- ¹⁶ *Ibid.* p. 133–174; cet épisode détaché a paru en plaquette: *Ortners Erzählung*, Heliopolis Verlag, Tübingen 1949 (renseignement obligeamment communiqué par Madame Banine).
- ¹⁷ *Ibid.* p. 143.
- ¹⁸ P. Morand, *Fermé la nuit*, Gallimard, Paris 1957, p. 141.
- ¹⁹ *Heliopolis*, *op. cit.* p. 145.
- ²⁰ *Ibid.* p. 169.
- ²¹ *Ibid.* p. 170.
- ²² *Ibid.* p. 170.
- ²³ *Ibid.* p. 171.
- ²⁴ *Ibid.* p. 172.
- ²⁵ Banine, *Portrait d'Ernst Jünger*, Table Ronde, Paris 1971, p. 124.
- ²⁶ E. Jünger, *La cabane dans la vigne*, Journal IV, 1945–1948, C. Bourgois, Paris 1980, p. 278–279.

²⁷ E. Jünger, *Premier journal parisien*, Journal II, 1941–1943, C. Bourgois, Paris 1980, p. 88–89.

²⁸ *Ibid.* p. 178–179.

²⁹ E. Jünger; *Le Cœur aventureux*, Gallimard, Paris 1979, p. 169.

³⁰ *Op. cit.* note 2, p. 169.

³¹ *Op. cit.* note 29, p. 68–69.

³² *Op. cit.* note 4, p. 304.

³³ *Op. cit.* note 2, p. 122.

³⁴ *Op. cit.* note 29, p. 22.

³⁵ *Op. cit.* note 27, p. 182.

³⁶ *Op. cit.* note 9, p. 334–335.

³⁷ *Ibid.* p. 94.

Summary

In several of his works (journals, essays or novels) the German writer Ernst Jünger has shown a keen interest for the eye and vision, belonging himself to the «visual type».

Several examples of this interest are given here. They concern both animal (Invertebrates and Vertebrates) and human eyes and various visual phenomena.

Furthermore a whole chapter of his novel *Heliopolis* is inspired by his own ophtalmological experience as a patient.

All this allows us to consider Ernst Jünger as a “living eye” and to focus attention on this little known aspect of his work.

Dr. Jean Théodoridès
16, Square Port-Royal
F-75013 Paris